

## AVERTISSEMENT

*On entend dire parfois que les déportés, les Juifs, les résistants commencent à fatiguer leurs contemporains en évoquant trop souvent Auschwitz et Oradour. Nos contemporains, paraît-il, en ont assez. Ils voudraient bien qu'on parlât d'autre chose... Les survivants du massacre sont sur ce point d'un autre avis. Nous nous permettrons donc, dans le présent écrit, de contribuer à la lassitude de ceux que tant d'horribles souvenirs dérangent. Notre ami Henry Bulawko, président de l'Amicale des anciens déportés juifs de France, n'a pas jugé, lui, que ces pages, pourtant tardives, fussent anachroniques. Nous ne saurions dire tout ce que lui doit leur parution. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre fraternelle gratitude. Notre amicale reconnaissance va également à Roger Maria, sans qui Pardonner ? serait resté éternellement inédit.*

*Cet écrit développe les thèses que nous défendions en 1965 lors des polémiques relatives à la prescription des*

*crimes hitlériens : sous le titre l'Imprescriptible nous avons, en février 1965, plaidé contre le pardon dans la Revue administrative, et nous remercions aujourd'hui le directeur de cette revue, M. Robert Catherine, dont l'amitié permit ainsi à notre voix de se faire entendre. Cet article avait lui-même pour origine une lettre publiée par le Monde du 3 janvier 1965 sous la rubrique des « Opinions libres ». Comme toutes les opinions sont « libres », la nôtre, Dieu merci, l'est du même coup. J'ai de la chance ! Il faut en prendre son parti : l'horreur insurmontable que tout homme normal éprouve en pensant aux camps de la mort, cette horreur est une opinion « libre ». Serait-ce qu'on peut très bien professer l'opinion contraire ? Applaudir aux fours crématoires, serait-ce par hasard une « opinion » ? En tout cas notre opinion à nous est au minimum une opinion comme les autres... Et c'est par surcroît, désormais, une opinion officielle, en vertu d'un vote unanime du Parlement français. Cette opinion n'étant pas contraire aux bonnes mœurs, nous la développons et la justifions ici.*

*Dans une étude purement philosophique sur le Pardon, que nous avons publiée par ailleurs<sup>1</sup>, la réponse à la question Faut-il pardonner ? semble contredire celle qui est donnée ici. Il existe entre l'absolu de la loi d'amour et l'absolu de la liberté*

1. Aux éditions Aubier-Montaigne, 1967.

*méchante une déchirure qui ne peut être entièrement décousue. Nous n'avons pas cherché à réconcilier l'irrationalité du mal avec la toute-puissance de l'amour. Le pardon est fort comme le mal, mais le mal est fort comme le pardon<sup>1</sup>.*

1. Cet avertissement, bien sûr, est celui qui figurait déjà en 1971 en tête de *Pardonnez ?*

## PARDONNER ?

Est-il temps de pardonner, ou tout au moins d'oublier ? Vingt ans sont, paraît-il, suffisants pour que l'impardonnable devienne miraculeusement pardonnable : de plein droit et du jour au lendemain l'inoubliable est oublié. Un crime qui était inexpiable jusqu'en mai 1965 cesse donc subitement de l'être à partir de juin : comme par enchantement... Et ainsi l'oubli officiel ou légal commence ce soir à minuit. Il est légitime d'en vouloir à un criminel pendant vingt ans : mais à partir de la vingt et unième année, ceux qui n'ont pas encore pardonné tombent à leur tour sous le coup de la forclusion et entrent dans la catégorie des rancuniers ! Vingt ans : tel est le délai. Et c'est pourtant la première fois que les plus indifférents réalisent dans toute sa plénitude l'horreur de la catastrophe : oui, il leur a fallu vingt ans pour en réaliser les dimensions gigantesques, comme après un crime hors de proportion avec les forfaits habituels ou

comme après un très grand malheur dont on ne mesure que peu à peu les effets et la portée ; les usines d'extermination et notamment Auschwitz, la plus grandiose d'entre elles, sont en effet dans le cas de toutes les choses très importantes ; leurs conséquences durables n'apparaissent pas du premier coup, mais elles se développent avec le temps et ne cessent de s'amplifier. Et quant aux rescapés de l'immense massacre, ils se frottent les yeux : ils apprennent tous les jours ce qu'ils savaient déjà ; ils savaient, mais pas à quel point ; revenus de ces rivages lointains et terrifiants, ils se regardent en silence.

En prenant maintenant conscience de la catastrophe mondiale déclenchée par l'Allemagne hitlérienne, on distingue dans cette catastrophe deux visages : d'une part l'épopée de la Résistance, et d'autre part la tragédie de la déportation ; d'une part l'héroïsme des maquis et les gloires de la France libre, magnifiés par le verbe exaltant de Malraux, et d'autre part les camps de la mort ; d'une part Jean Moulin, honoré par la foule des patriotes dans le claquement des drapeaux, sur les marches d'un Panthéon de gloire ; de l'autre Jean Moulin torturé, défiguré, pantelant, sauvagement piétiné par les brutes : car le déporté et le résistant bien souvent ne faisaient qu'un. D'un côté Bir Hakeim et les barricades de Paris ; de l'autre... De l'autre une chose innommable, inavouable et terrifiante, une chose dont on détourne sa pensée et que

nulle parole humaine n'ose décrire... Les orchestres jouaient du Schubert tandis qu'on pendait les détenus... On emmagasinait les cheveux des femmes... On prélevait les dents en or sur les cadavres. Cette chose indicible dont on hésite à nommer le nom s'appelle Auschwitz. C'est en ce lieu maudit que se sont célébrées, comme dit Claudel, les monstrueuses orgies de la haine. Les hommes de notre génération se sentent parfois porteurs d'un lourd et inavouable secret qui les sépare de leurs enfants. Comment leur diront-ils la vérité ? On prétend que le survivant de Verdun, à l'ordinaire, ne parle pas volontiers du « pays monstrueux et morne d'où il vient ». Or qu'est-ce que le secret de Verdun auprès du secret d'Auschwitz ?

Ce secret honteux que nous ne pouvons dire est le secret de la Deuxième Guerre mondiale, et, en quelque mesure, le secret de l'homme moderne : sur notre modernité en effet l'immense holocauste, même si on n'en parle pas, pèse à la façon d'un invisible remords. *Comment s'en débarrasser ?* Ce titre d'une pièce de Ionesco caractériserait assez bien les inquiétudes de l'apparente bonne conscience contemporaine. Le crime était trop lourd, la responsabilité trop grave, remarque Rabi avec une lucidité cruelle. Comment vont-ils se débarrasser de leur remords latent ? L'« antisionisme » est à cet égard une introuvable aubaine, car il nous donne la permission et même le

## L'IMPRESCRIPTIBLE

droit et même le devoir d'être antisémite au nom de la démocratie ! L'antisionisme est l'antisémitisme justifié, mis enfin à la portée de tous. Il est la permission d'être démocratiquement antisémite. Et si les Juifs étaient eux-mêmes des nazis ? Ce serait merveilleux. Il ne serait plus nécessaire de les plaindre ; ils auraient mérité leur sort. C'est ainsi que nos contemporains se déchargent de leur souci. Car tous les alibis sont bons, qui leur permettent enfin de penser à autre chose. Nous nous proposons dans les pages qui suivent de les ramener à ce souci.

## I

### L'IMPRESCRIPTIBLE

O fumée épaisse et noire des crématoires — drapeaux flottants sur toutes les cités dans les tresses du vent. Pourquoi m'étranglez-vous dans mon sommeil ? mon gosier serait-il devenu cheminée afin que vous puissiez par moi répandre les imprécations ?

DORA TEITELBOIM, trad. de Ch. Dobzynski.

Disons-le d'abord nettement : tous les critères juridiques habituellement applicables aux crimes de droit commun en matière de prescription sont ici déjoués. D'abord il s'agit d'un crime international, et les Allemands n'ont pas à nous reprocher notre immixtion dans leurs affaires ; ce ne sont pas « leurs affaires ». Cette affaire-là est l'affaire de toutes les nations piétinées. L'Allemagne, c'est-à-dire l'accusée, est bien plutôt le seul pays qui n'ait pas à se mêler de cette question. Ensuite l'assassinat de ces millions de Juifs, de résistants, de Russes n'est pas un fait divers tel que, par exemple, le meurtre d'une rentière survenu à Montélimar il y a vingt ans. Les crimes allemands sont

des crimes à tous points de vue exceptionnels ; par leur énormité, leur incroyable sadisme... Mais avant tout, ce sont, dans le sens propre du mot, des crimes *contre l'humanité*, c'est-à-dire des crimes contre l'essence humaine ou, si l'on préfère, contre l'« hominité » de l'homme en général. L'Allemand n'a pas voulu détruire à proprement parler des croyances jugées erronées ni des doctrines considérées comme perverses : c'est l'être même de l'homme, *Esse*, que le génocide raciste a tenté d'annihiler dans la chair douloureuse de ces millions de martyrs. Les crimes racistes sont un attentat contre l'homme *en tant qu'homme* : non point contre l'homme en tant que tel ou tel (*quatenus...*), en tant que ceci ou cela, par exemple en tant que communiste, franc-maçon, adversaire idéologique... Non ! le raciste visait bien l'ipséité de l'être, c'est-à-dire l'humain de tout homme. L'antisémitisme est une grave offense à l'homme en général. Les Juifs étaient persécutés parce que c'étaient eux, et non point en raison de leurs opinions ou de leur foi : c'est l'existence elle-même qui leur était refusée ; on ne leur reprochait pas de professer ceci ou cela, on leur reprochait d'être. Jusqu'à un certain point ce refus s'étend, aujourd'hui encore, à l'existence de l'État d'Israël. C'est une immense concession, un cadeau gratuit que l'on croit faire à Israël en lui accordant le droit d'exister..., comme si cette reconnaissance n'était pas le droit

élémentaire et vital que tout homme doit respecter en tout autre homme, et ceci sans négociations d'aucune sorte, sans nulle prétention à la gratitude. Ou pour reprendre ici le beau titre du journal fondé par Bernard Lecache : Nous devons respecter le droit de vivre de notre prochain, et notre prochain ne nous doit rien en échange... sinon le même respect. Mais, avec un Juif, il est inutile de se gêner. Avec un Juif, on peut tout se permettre. Quand il s'agit d'un Juif, l'être ne va pas de soi. Les ennemis d'Israël ne « reconnaissent » pas l'existence d'Israël : Israël est transparent, inexistant. On ne négocie pas, on ne dialogue pas avec celui qui n'existe pas. Or il n'est pas évident qu'un Juif doive exister : un Juif doit toujours se justifier, s'excuser de vivre et de respirer ; sa prétention de combattre pour subsister et survivre est en elle-même un scandale incompréhensible et a quelque chose d'exorbitant ; l'idée que des « sous-hommes » puissent se défendre remplit les surhommes d'une stupéfaction indignée. Un Juif n'a pas le droit d'être ; son péché est d'exister. Comme les Inquisiteurs, en nihilisant les hérétiques par le feu exterminateur, supprimaient l'existence de l'Autre, lequel n'existait que par une inexplicable inadvertance de Dieu, et prétendaient accomplir ainsi l'intention divine, de même les Allemands, anéantissant la race maudite dans les fours crématoires, supprimaient radicalement l'existence de ceux qui n'auraient pas dû exister. Et ainsi les sadiques

qui faisaient du savon avec les cadavres des déportés ne cherchaient pas à augmenter la production ni à améliorer le rendement. Le colonialiste, quand il exploite les indigènes, est avant tout un homme d'affaires en quête d'une main-d'œuvre à bon marché en vue de la plus-value, et il utilise le bétail humain comme un instrument de travail. Mais le Juif n'est pas pour l'Allemand un simple « instrument de travail <sup>1</sup> », il est en outre *lui-même la matière première*. L'indigène pourra passer un jour dans le camp des colonisateurs et à son tour exploiter d'autres indigènes ; le prolétaire pourra devenir contremaître, et même patron, et même bourgeois. Mais le crime d'être juif est un crime inexpiable. Rien ne peut effacer cette malédiction : ni le ralliement, ni l'enrichissement, ni la conversion. L'insulte allemande, l'insulte qui piétine, utilise les cheveux des femmes comme une chose minérale, cette insulte infinie est donc une insulte *purement gratuite* ; cette insulte n'est pas tant « méprisante » que méchante, car son but est d'avilir et de dégrader pour nihiliser. Un tel acharnement a quelque chose de sacré et de surnaturel, et nous n'insisterons pas davantage, puisque Jules Isaac l'a fait avant nous,

1. Voir l'étude de Georges Wellers, particulièrement bouleversante en sa sobriété : *le Système concentrationnaire nazi*, édité par l'UNADIF et la FNDIR (1965). L'importante thèse d'Olga Wormser-Migot, *le Système concentrationnaire nazi, 1933-1945*, reste en cette matière l'ouvrage capital et définitif (Publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Paris-Sorbonne).

sur le rôle qu'a pu jouer ici une éducation religieuse immémoriale. Si le préjugé du « peuple maudit », du peuple « déicide » et coupable d'une faute originelle est profondément gravé dans l'inconscient collectif, c'est bien l'Allemand, en fait, qui s'est chargé de l'annihilation des réprouvés. Et ainsi l'extermination des Juifs est le produit de la méchanceté pure et de la méchanceté *ontologique*, de la méchanceté la plus diabolique et la plus gratuite que l'histoire ait connue. Ce crime n'est pas motivé, même par des motifs « crapuleux ». Ce crime contre-nature, ce crime immotivé, ce crime exorbitant est donc à la lettre un crime « métaphysique » ; et les criminels de ce crime ne sont pas de simples fanatiques, ni seulement des doctrinaires aveugles, ni seulement d'abominables dogmatiques : ce sont, au sens propre du mot, des « monstres ». Lorsqu'un acte nie l'essence de l'homme en tant qu'homme, la prescription qui tendrait à l'absoudre au nom de la morale contredit elle-même la morale. N'est-il pas contradictoire et même absurde d'invoquer ici le pardon ? Oublier ce crime gigantesque contre l'humanité serait un nouveau crime contre le genre humain.

Le temps qui émousse toutes choses, le temps qui travaille à l'usure du chagrin comme il travaille à l'érosion des montagnes, le temps qui favorise le pardon et l'oubli, le temps qui console, le temps liquidateur et cicatriseur n'atténue en rien la colossale

hécatombe : au contraire il ne cesse d'en aviver l'horreur. Le vote du Parlement français énonce à bon droit un principe et, en quelque sorte, une impossibilité *a priori* : les crimes contre l'humanité sont *imprescriptibles*, c'est-à-dire ne peuvent pas être prescrits ; le temps n'a pas de prise sur eux. Non point même qu'une prorogation de dix ans serait nécessaire pour punir les derniers coupables. Il est en général incompréhensible que le temps, processus naturel sans valeur normative, puisse exercer une action atténuante sur l'insoutenable horreur d'Auschwitz. M<sup>e</sup> Boissarie a fait justice, devant le Comité d'action de la Résistance, des deux motifs généralement invoqués pour légitimer la prescription. S'agissant d'un crime à l'échelle mondiale, les preuves ne dépérissent pas avec le temps, mais au contraire elles se multiplient. Et l'émotion publique, à son tour, elle, ne s'atténue pas par l'effet des années, mais elle ne cesse de grandir : bien des frivoles qui ne voulaient pas croire ont été obligés d'apprendre ; ils commencent aujourd'hui à réaliser, le procès de Francfort aidant, ce dont ils détournaient leur pensée : bien qu'organisés de mauvaise grâce et avec une évidente mauvaise volonté, dans l'intention de justifier hypocritement et par avance la prescription, ce procès et ceux qui l'ont suivi auront bien malgré eux servi à quelque chose... Aussi est-on tenté de dire, en toute conscience : les Israéliens ont eu raison d'enlever Eichmann et de le

juger eux-mêmes. Sans ce commando israélien, l'indifférence de la justice argentine et la complicité de la police eussent permis sans doute au pourvoyeur d'Auschwitz, comme elles le permirent à Ante Pavelić, le bourreau sanglant de la Slovénie, de mourir en bon bourgeois dans son lit. Toutes les normes juridiques qu'on peut invoquer contre cet enlèvement — la souveraineté de l'Argentine, le droit des gens, etc. — paraissent dérisoires et font hausser les épaules quand on pense à l'immensité des crimes commis. Ah ! s'il s'était trouvé en France un commando de résistants pour enlever le général Lammerding, le bourreau d'Oradour, et l'empêcher de mourir lui aussi dans son lit, entouré de l'affection des siens...

Que peut-on trouver encore à dire sur Auschwitz ? Nous renvoyons ici à l'admirable article de A.-M. Rosenthal, le plus beau et le plus bouleversant sans nul doute qui ait jamais été écrit sur ce lieu d'insoutenable horreur. Laissons tout d'abord parler A.-M. Rosenthal, qui fut un pèlerin de cet enfer :

« Ce qu'il y avait de plus terrible peut-être à Brzezinka (Auschwitz), c'est que le soleil était brillant et chaud, les rangées de peupliers exquises à contempler et que près de l'entrée des enfants jouaient sur l'herbe. Si le soleil brillait, si l'on entendait de jeunes rires, si la nature était lumineuse et verte, ce ne pouvait être, semble-t-il, que par l'effet de quelque prodigieuse anomalie, comme il en survient dans les

cauchemars. Il aurait été approprié que l'herbe y sèche sur pied et que le soleil n'y luise jamais, car Brzezinka est un inexprimable lieu de terreur. Et pourtant, chaque jour, de toutes les parties du globe des visiteurs arrivent à Brzezinka, qui est probablement le centre touristique le plus sinistre du monde. Ils viennent pour beaucoup de raisons, pour constater que vraiment c'était possible, pour ne pas oublier, pour rendre hommage aux morts en regardant simplement le lieu de leur souffrance... Il n'y a rien de nouveau à dire sur Auschwitz. Si ce n'est que l'on se sent tenu de témoigner ; on a le sentiment qu'il n'est pas possible d'avoir visité Auschwitz et de s'éloigner sans un mot, sans une ligne ; ce serait, semble-t-il, un grave manque de courtoisie envers ceux qui sont morts là. »

Des années se sont écoulées depuis que la dernière fournée de malheureux « est entrée nue dans les chambres à gaz, poussée par les chiens et les gardes <sup>1</sup> ». Par des gardes pires que leurs chiens. Car cela a été possible. Ce crime sans nom est un crime vraiment infini dont l'horreur s'approfondit à mesure qu'on l'analyse. On croyait savoir et on ne savait pas encore, ni à quel point. Nous-mêmes qui aurions tant de raisons de savoir, nous apprenons chaque jour

1. A.-M. Rosenthal, « Rien de nouveau à Auschwitz. Où prier ? », *L'Observateur du Moyen-Orient*, 12 septembre 1958, p. 23.

quelque chose de nouveau, une invention particulièrement révoltante, un supplice particulièrement ingé-nieux, une atrocité machiavélique où l'on reconnaît la signature du vieux vampirisme héréditaire. Faire du savon ou des abat-jour avec la peau des déportés... il fallait y penser. Il faut être un vampire-métaphysicien pour faire cette trouvaille. Qu'on ne s'étonne donc pas si un crime insondable appelle en quelque sorte une méditation inépuisable. Les inventions inédites de la cruauté, les abîmes de la perversité la plus diabolique, les raffinements inimaginables de la haine, tout cela nous laisse muets, et d'abord confond l'esprit. On n'en a jamais fini d'approfondir ce mystère de la méchanceté gratuite.

A proprement parler, le grandiose massacre n'est pas un crime à l'échelle humaine ; pas plus que les grandeurs astronomiques et les années-lumière. Aussi les réactions qu'il éveille sont-elles d'abord le désespoir et un sentiment d'impuissance devant l'irréparable. On ne peut rien. On ne redonnera pas la vie à cette immense montagne de cendres misérables. On ne peut pas punir le criminel d'une punition proportionnée à son crime : car auprès de l'infini toutes les grandeurs finies tendent à s'égaliser ; en sorte que le châtement devient presque indifférent ; ce qui est arrivé est à la lettre *inexpiable*. On ne sait même plus à qui s'en prendre, ni qui accuser. Accuserons-nous ces honnêtes bourgeois de province qui furent jadis offi-

ciers dans les SS ? De près, le bourreau est plutôt sympathique, et le sadisme ne se lit pas toujours sur le visage du sadique. Accuserons-nous ces touristes allemands placides et bonasses et qui, eux, se portent bien et ont à coup sûr très bonne conscience ? Ils seraient certes fort étonnés d'être ainsi pris à partie et se demanderaient ce que nous leur voulons et de quoi il est question. Les descendants des bourreaux sont de bonne humeur, et ils trouvent tout naturel de se promener en troupes bruyantes, comme si de rien n'était, à travers cette Europe que leurs armées ont mise naguère à feu et à sang. Personne ici-bas n'a mauvaise conscience, cela est assez connu. Personne n'est coupable, car personne n'a jamais été nazi ; en sorte que le monstrueux génocide, catastrophe en soi, comme les tremblements de terre, les raz de marée et les éruptions du Vésuve, n'est la faute de personne. Autant accuser le diable ! Le diable, dit M. Jung, a toujours existé, le diable a existé avant l'homme, le diable est le principe éternel qui a perverti l'homme pur ! Et ainsi il y aura toujours des méchants... L'inculpation du diable n'est pas à proprement parler une monstrueuse absurdité, mais plutôt une commodité providentielle. Car le diable a bon dos ! Le diable se charge de tout. Du moment que c'est la faute du « principe éternel », ce n'est évidemment plus la faute d'Eichmann ni de Bormann ni de qui que ce soit.

Une trouvaille aussi philosophique comblerait évi-

demment les avocats de la prescription. Y aurait-il par hasard des gens pour trouver certaines circonstances atténuantes aux misérables qui tuaient les enfants d'une piqûre de phénol dans le cœur et pratiquaient des expériences sur les femmes enceintes ? Hélas ! nous craignons d'avoir à reconnaître que ces avocats indulgents existent : ils ne sont pas horrifiés par le massacre de six millions de Juifs, ni spécialement étonnés par les chambres à gaz, ils ne trouvent nullement ces crimes exceptionnels, ils ne sont pas convaincus de leur monstruosité, ils ne sont pas d'accord, paraît-il, sur le nombre des millions... Combien fallait-il de millions pour les émouvoir ? Un journaliste plein de bon sens a même découvert que la différence entre les crimes hitlériens et les autres était simplement (!) quantitative. Selon les conceptions qualitatives de ce brillant journaliste, les millions de Juifs et de résistants exterminés n'étaient sans doute pas des victimes suffisamment distinguées. D'autres essayistes en quête d'alibis ont découvert récemment qu'il existait des « Kapo » juifs chargés par les Allemands eux-mêmes de surveiller et de dénoncer leurs camarades. N'ayant, comme chacun sait, jamais trouvé de complices chrétiens dans les pays occupés, les Allemands en ont donc trouvé parmi les Juifs ? Quelle aubaine pour une bonne conscience qui se sent malgré tout un peu lourde et même vaguement coupable ! On imagine l'empressement avec lequel un

certain public s'est jeté sur cette attrayante perspective : après tout les Juifs étaient peut-être eux-mêmes des collaborateurs ?... Voilà une découverte providentielle ! Et si par hasard les Juifs s'étaient exterminés eux-mêmes ? si par hasard les déportés s'étaient enfermés eux-mêmes dans les chambres à gaz ? Ces Juifs sont si mauvais qu'ils sont capables de s'être fait incinérer exprès dans les fours crématoires, par pure méchanceté, pour être le plus désagréable possible à nos malheureux contemporains. Car les Juifs ont toujours tort : tort de vivre, tort de mourir ; tort de lutter les armes à la main contre les égorgeurs qui rêvent d'exterminer les survivants d'Auschwitz, tort de s'être laissé massacrer ; tort de se défendre, tort de ne pas se défendre ; obligés de justifier leur calvaire devant ceux qui firent paisiblement carrière sous l'occupation ; tenus de rendre des comptes aux anciens inciviques et de recevoir leurs leçons sur la manière dont il convenait de résister aux bourreaux ; défendus avec une condescendance quelque peu protectrice par des esprits magnanimes qui ne prirent jamais le moindre risque pour la Résistance. En tout cas, voilà nos polémistes bien débarrassés de tant de désagréables scrupules, et moralement fondés à n'y plus penser.

Il faut en prendre son parti : les camps d'extermination soulèvent de nombreuses polémiques. Des polémiques sur Auschwitz ? Oui, si stupéfiant que cela

puisse paraître : des polémiques ! Un homme de cœur et de sens droit se demandera évidemment sur quoi peuvent bien porter de telles polémiques ; et comment les polémistes n'ont pas saisi au contraire cette occasion de garder le silence... Mais non ! on discute avec virtuosité, quand on pourrait si facilement se taire, et la « contestation », pour parler le langage d'aujourd'hui, va bon train ; les évidences les plus horribles, les sentiments les plus sacrés et les plus cruels qu'un homme puisse éprouver sont livrés en pâture à la dialectique. Nos dialecticiens sont très en forme, parfaitement à leur aise, et ils ne semblent nullement gênés d'avoir à soutenir une aussi affreuse discussion. L'« affaire Treblinka », comme ils disent. On est tenté, pour toute réponse, de mettre sous leurs yeux l'hallucinant album-souvenir que nos amis de la Fédération nationale des déportés et résistants ont publié à l'occasion du XX<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps. Laissons-les seuls devant ces horribles images, et souhaitons-leur bonne nuit, s'ils peuvent.

Il faut le redire : l'appréciation du degré de culpabilité des misérables qui ont massacré en masse les enfants juifs et récupéré ensuite les petits souliers, cette appréciation *n'est pas un sujet de controverse*. Dans une controverse il y a le Pour, et il y a le Contre, et il y a la mixture du Contre et du Pour, comme à la Société française de philosophie ou aux colloques de Cerisy-la-Salle. La France est depuis quelques années

en état de colloque permanent... Mais Auschwitz, répétons-le, n'est pas un sujet de colloque ; Auschwitz exclut les dialogues et les conversations littéraires ; et la seule idée de confronter le Pour et le Contre a ici quelque chose de honteux et de dérisoire ; cette confrontation est une grave inconvenance à l'égard des suppliciés. Les « tables rondes », comme on dit, sont faites pour les jeux auxquels se livrent chaque été nos brillants causeurs pendant les loisirs de leurs villégiatures ; mais les camps de la mort sont incompatibles avec ce genre de débats et de babillages philosophiques. D'ailleurs le nazisme n'est pas une « opinion », et nous ne devons pas prendre l'habitude d'en discuter avec ses avocats. Insistons encore : les souffrances sans nom dont Auschwitz reste le monstrueux symbole excluent la médiocrité des sentiments et le pédantisme des arguties ; et elles ne sont pas faites non plus pour les humoristes professionnels de Munich et d'ailleurs. Non, nous n'avons pas envie de plaisanter. Nous nous retirons donc du « colloque », n'ayant rien à dire aux brillants casuistes qui considèrent les fours crématoires comme on considère les horreurs de la guerre en général. Auschwitz n'est pas, ainsi que les pillages, bombardements et ennuis de ravitaillement, un de ces bons et braves malheurs communs à tous les sinistrés honorables. Auschwitz est invouable. Auschwitz n'est pas simplement un cas particulier de la barbarie humaine. Et cette guerre-là n'était pas non

plus une guerre comme les autres. Et les résistants qui dirent non à la servitude ne sont pas uniquement des « anciens combattants ». C'est un des alibis les plus commodes de la bonne conscience que de se représenter la Deuxième Guerre mondiale comme un simple règlement de comptes entre belligérants, un règlement de comptes avec, selon l'usage, indemnités de guerre, réparations et annexion de territoires ; une fois les comptes réglés, on ne voit pas pourquoi le petit malentendu franco-allemand occuperait encore les esprits. Dans ce vulgaire contentieux on finit par ne plus distinguer très bien si c'est l'Allemagne qui s'est jetée sur la France, ou, qui sait ? la France sur l'Allemagne... Or la guerre hitlérienne ne ressemble en rien à la Première Guerre mondiale. Le pacifisme généreux de Romain Rolland, récusant le chauvinisme traditionnel, qui est nationaliste et militariste, s'abstrayait du « conflit franco-allemand ». Mais depuis 1939 on ne peut plus être « au-dessus de la mêlée » : c'est pourquoi la Résistance n'a pas été « au-dessus », mais bien *dedans*. Insistons encore. Auschwitz n'est pas une « atrocité de guerre », mais une *œuvre de haine*. L'œuvre d'une haine quasi inextinguible. J'ai lu quelque part que Treblinka avait été rendu possible par Verdun. Verdun est en effet, comme Borodino, l'exemple pour ainsi dire classique des horreurs de la guerre justement stigmatisées par Goya et Verechtchaguine. Comme Borodino, mais en

beaucoup plus réussi. Une boucherie grandiose. Pourtant les obus de Verdun ne sélectionnaient pas une race maudite. Dans l'évocation complaisante de ces souvenirs, les anciens combattants trouvent même des motifs de dignité, les écoliers une leçon d'héroïsme, les politiciens une occasion de célébrer la « fraternité d'armes » franco-allemande. Une page de gloire, vous dis-je, pour deux « grands » peuples inexplicablement dressés l'un contre l'autre, et maintenant réconciliés dans l'attendrissement général... On peut comprendre, après tout, pourquoi le « rapprochement franco-allemand » touche si peu les Juifs, pourquoi finalement cette « réconciliation » ne les concerne en rien. Que l'Allemagne renonce à toute guerre d'agression, à toute visée pangermanique sur la France, c'est déjà beaucoup et nous nous en félicitons. Mais l'invasion militaire et l'extermination des Juifs sont deux entreprises distinctes, et ces deux entreprises ne se recouvrent que partiellement, et elles vont à la rigueur l'une sans l'autre. En 1914 il y avait invasion, mais il n'y avait pas d'Auschwitz. Et réciproquement on peut très bien concevoir une situation où celui qui regrette d'avoir déclenché la guerre impérialiste ne regretterait nullement Auschwitz : dans cette situation, assez semblable à celle de 1940, les Juifs seraient considérés comme les principaux obstacles à la grande réconcilia-

1. Par les Juifs, sans nul doute.

tion franco-allemande ; ces détestables Juifs empêchent les colloques franco-allemands, les embrassades et les agapes franco-allemandes. Il est nécessaire de comprendre les Juifs. Ils n'éprouvent pas seulement, en commun avec tous leurs concitoyens, le ressentiment légitime qu'on nourrit à l'égard des bourreaux de la France : ils sont en outre spécialement concernés, intimement offensés, personnellement humiliés.

L'inexplicable, l'inconcevable horreur d'Auschwitz se réduit-elle à ces abstractions indéterminées qu'on appelle la violence, l'artillerie lourde, les horreurs de la guerre ? C'est vouloir noyer le problème dans de pieuses généralités, banaliser<sup>1</sup> et dissoudre pudiquement le caractère exceptionnel du génocide, parler de tout à propos de n'importe quoi. Comme toute explication conceptuelle a quelque chose de rassurant, on se sent déjà rassuré à l'idée de subsumer l'antisémitisme hitlérien sous une loi, de replacer les camps de la mort dans un cadre historique ou d'un contexte banalisant. Si par hasard Auschwitz n'était que le cas particulier d'un phénomène plus général ? Ce confusionnisme atteste la difficulté que l'on éprouve à faire comprendre aux ergoteurs de mauvaise foi la spécificité de chaque problème, à fixer l'attention des

1. André Neher s'oppose avec raison à cette banalisation : « Dimensions et limites du dialogue judéo-allemand depuis 1945 », *Cahiers de l'Institut de science économique appliquée*, n° 132, décembre 1962.

brouillons sur un événement déterminé. Il y a au choix du brouillon bien des manières d'escamoter l'unicité d'Auschwitz : car toutes les périphrases sont bonnes, qui permettront de contourner ces deux horribles syllabes et de détourner la conversation. Nous disions que le problème d'Auschwitz, pour les esprits distingués, semble tenir en ces trois mots : Comment s'en débarrasser ? Les plus avisés parmi nos brillants causeurs invoquent les crimes de Staline, crimes décidément providentiels, car ils leur servent à excuser ceux de Hitler. Mais les crimes de Staline ne sont pas une réponse à tout... Aussi a-t-on trouvé encore mieux : Hitler se serait inspiré du sultan qui organisa, au début du siècle, l'odieux massacre des Arméniens. Si les Juifs ont été exterminés, c'est en somme la faute d'Abdul-Hamid. Un éminent historien a même écrit que les « noyades de Nantes », sous la Terreur, étaient le véritable précédent d'Auschwitz et de Treblinka. Il n'est donc arrivé aux Juifs rien que de très ordinaire ; aussi notre éminent collègue n'en est-il nullement étonné. Le résultat de ces comparaisons ne se fait guère attendre : au bout d'un certain temps personne ne sait plus de quoi il s'agit. Ce qui était évidemment le but recherché.

Or il ne s'agit pas aujourd'hui du massacre des Arméniens, ni de l'enfer de Verdun, ni des tortures en Algérie, ni de la terreur stalinienne, ni des violences ségrégationnistes en Amérique, ni de la Saint-Barthé-

lemy : il s'agit du crime le plus monstrueux de l'histoire, et il s'agit du quitus définitif promis aux criminels de ce crime. En présence d'un crime aussi révoltant, le mouvement naturel d'un homme de cœur n'est pas de se précipiter aux Archives ni de rechercher dans le passé des violences plus ou moins comparables ; un homme de cœur ne se demande pas de quelle manière il disculpera les coupables ou excusera les horribles bourreaux : le mouvement naturel d'un homme de cœur est de s'indigner et de lutter passionnément contre l'oubli et de poursuivre les criminels, comme les juges du tribunal allié de Nuremberg l'avaient promis, jusqu'au bout de la terre. Mais nos distingués casuistes ont mieux à faire : il faut absolument escamoter l'atroce génocide et trouver dans l'histoire d'autres Auschwitz qui dilueront l'épouvante du vrai Auschwitz. Cette inversion des mouvements les plus naturels du cœur et de la raison, je ne puis l'appeler que *perversité*. Seuls en définitive les criminels impunis, seuls le docteur Mengele et ses semblables auraient intérêt maintenant à de tels alibis : si tout le monde « en a fait autant », comme les amis du docteur Mengele ne demandent qu'à l'établir, il est évidemment inutile de s'indigner ; si tout le monde est coupable, personne n'est coupable. Parlons de tout, ne parlons de rien. Parlons donc d'autre chose.

Eh bien, parlons-en quand même ! Et d'abord on

n'a jamais excusé un crime en alléguant que d'autres seraient éventuellement capables de le commettre. Et en outre ce crime-là ne se compare à rien. Non, Auschwitz et Treblinka ne ressemblent à rien : non seulement parce qu'en général rien n'est la même chose que rien, mais surtout parce que rien n'est la même chose qu'Auschwitz ; ce crime-là est incomparable avec quoi que ce soit d'autre ; nous allions dire que c'est une abomination métaphysique. Avec leurs six millions d'exterminés, les Juifs sont certainement en tête du martyrologe de tous les temps ; triste avantage, hélas ! et que personne ne disputera aux souffre-douleur privilégiés de la haine gothique. Les pervers, quand on leur parle d'Auschwitz, nous opposent les souffrances des Allemands pendant la guerre, la destruction de leurs villes, l'exode de leurs populations devant l'armée russe victorieuse. A chacun ses martyrs, n'est-ce pas ? La seule idée de mettre en parallèle, ou sur le même plan, l'indicible calvaire des déportés et le juste châtement de leurs bourreaux, cette idée est une perfidie calculée, à moins que ce ne soit une véritable perversion du sens moral. Perversion ou perfidie, cet incroyable retournement des évidences, ce scandaleux renversement des rôles donnent l'envie de répondre : chacun son tour : beaucoup penseront devant les ruines de Berlin et de Dresde : c'est bien le moins qu'on leur devait ; et ils jugeront peut-être que ce peuple responsable de la plus grande

catastrophe de l'histoire s'en tire encore à bon compte. Ceux que n'émeuvent ni la tuerie de Lidice, ni le massacre d'Oradour, ni les pendaisons de Tulle, ni les fusillés du Mont-Valérien, de Châteaubriant, de la Cascade et de Chatou, réservent leur indignation au bombardement de Dresde par les Anglais, comme si, en ce domaine, les Allemands n'avaient pas eu l'initiative, comme si la destruction de Rotterdam, de Varsovie et de Coventry par un adversaire implacable n'avait pas précédé les raids anglo-américains. Au bombardement de Dresde, qui nous glace d'épouvante, Auschwitz ajoute une dimension d'horreur inédite : je veux dire son caractère orienté, méthodique et *sélectif*. C'est vraiment le monstrueux chef-d'œuvre de la haine. Les violences anonymes et en quelque sorte impersonnelles de la guerre, écrasant indistinctement les malheureux civils sans défense, ne choisissaient pas leurs victimes comme les choisissait le sadisme raffiné des Allemands ; à proprement parler, c'étaient des atrocités sans intention ; l'aviateur inconscient qui lâchait aveuglément sa bombe au-dessus d'Hiroshima ne traitait pas le bétail humain, et il n'a pas non plus détruit Hiroshima par méchanceté ; il ne déniait pas aux Japonais le droit de vivre ; il ne cherchait pas à humilier, à piétiner, à dégrader longuement sa victime avant de la tuer : son propos n'était pas d'exterminer la race japonaise ni d'avilir tout un peuple, mais de hâter, fût-ce par la terreur, la

fin du conflit. — Pas davantage l'extermination des Juifs ne se compare aux massacres que les despotes sanguinaires de tous les temps ont organisés pour se débarrasser de leurs ennemis. Certes (et en cela du moins les nazis avaient plus raison qu'ils ne le croyaient eux-mêmes) les Juifs sont les ennemis-nés du fascisme... Pourtant l'extermination des Juifs n'est ni une vengeance ni une précaution. Rien de commun avec ces excès déplorables qui font si souvent cortège aux révolutions, et qui ne sont pourtant pas voulus comme tels par le révolutionnaire : car le terrorisme est moins souvent une intention expresse du révolutionnaire qu'une dégénérescence de la révolution. L'extermination des Juifs est tout autre chose. Hitler a dit longtemps à l'avance ce qu'il allait faire, et pourquoi il comptait le faire ; en vertu de quels principes ; au nom de quels dogmes. Il s'en est expliqué longuement, avec ce mélange inimitable de pédantisme métaphysique et de sadisme qui est une spécialité allemande. Le ton doctoral du racisme germanique fait penser à la fois aux communiqués de la Wehrmacht et au galimatias de M. Heidegger, et l'on sait qu'il est devenu aujourd'hui l'un des signes de la profondeur philosophique... Théoriciens du racisme et praticiens de l'atrocité scientifique, ils sont les uns et les autres aussi méticuleux que sanguinaires, aussi bavards que féroces. L'extermination des Juifs ne fut pas, comme les massacres d'Arméniens, une

flambée de violences : elle a été doctrinalement fondée, philosophiquement expliquée, méthodiquement préparée, systématiquement perpétrée par les doctrinaires les plus pédants qui aient jamais existé ; elle répond à une intention exterminatrice délibérément et longuement mûrie ; elle est l'application d'une théorie dogmatique qui existe encore et qui s'appelle l'antisémitisme. Aussi dirions-nous volontiers, en renversant les termes de la prière que Jésus adresse à Dieu dans l'Évangile selon saint Luc : Seigneur, ne leur pardonnez pas, car ils savent ce qu'ils font.

Il ne s'agit donc pas des malheurs de la guerre. Il s'agit d'un problème bien précis et très urgent : si nous avons laissé les Brid'oison ergoter sur le bombardement de Dresde et bientôt (qui sait ?) sur les « crimes » de la Résistance, la prescription eût été acquise le 8 mai 1965. Désirons-nous que le docteur Mengele, le bourreau des enfants, le sadique qui faisait des expériences sur les déportés, rentre bientôt en Allemagne et recommence à exercer paisiblement (on frémit d'y penser) son métier de « praticien » ? Désirez-vous qu'il publie bientôt ses Mémoires, comme tout le monde, aux éditions Machin ? Mais il serait trop facile de ne s'en prendre qu'à cet horrible docteur ; et la découverte de quelques grands criminels ferait plus de mal que de bien si elle devait servir de prétexte à l'octroi, pour tous les autres, d'un non-lieu général. Le massacre minutieux, administra-

tif, scientifique, métaphysique de six millions de Juifs n'est pas un malheur « en soi », ni un cataclysme naturel : c'est un crime dont un peuple entier est plus ou moins responsable, et ce peuple, après tout, a un nom, et il n'y a pas de raison de ne pas dire le nom de ce peuple, ni de céder à l'étrange pudeur qui interdit aujourd'hui de le prononcer. Un crime qui fut perpétré au nom de la supériorité germanique engage la responsabilité nationale de tous les Allemands. Les deux Allemagnes, héritières de l'État national-socialiste, ont des comptes à rendre, c'est un fait. La monstrueuse machine à broyer les enfants, à détruire les Juifs, les Slaves, les résistants par centaines de milliers ne pouvait fonctionner que grâce à d'innombrables complicités, et dans le silence complaisant de tous ; les bourreaux torturaient, et le menu fretin des petits criminels aidait ou ricanait. Hélas ! du mécanicien des convois qui menaient les déportés à la mort jusqu'au misérable bureaucrate qui tenait les bordereaux des victimes, — il y a bien peu d'innocents parmi ces millions d'Allemands muets ou complices. Dire qu'il faudra longtemps encore pour découvrir toutes les complexes ramifications du crime, ce n'est pas dire que les Allemands soient responsables *collectivement* ou en tant qu'Allemands : il y avait des démocrates allemands dans les camps, et nous saluons bien bas cette élite perdue dans la masse vociférante des autres ; de tous les autres. On ne peut passer ici sous

silence le geste bouleversant du chancelier Brandt devant le mémorial du ghetto de Varsovie. Et d'autre part le courage admirable de M<sup>me</sup> Beate Klarsfeld prouve que l'élite de la jeune génération allemande a su relayer l'élite dont nous parlons. En dehors de ces élites, un peuple entier a été, de près ou de loin, associé à l'entreprise de la gigantesque extermination ; un peuple unanimement groupé autour de son chef qu'il avait maintes fois plébiscité avec frénésie, à qui il confirma tant de fois son adhésion enthousiaste, en qui il se reconnaissait. Nous avons encore dans l'oreille les affreux hurlements des congrès de Nuremberg. Qu'un peuple débonnaire ait pu devenir ce peuple de chiens enragés, voilà un sujet inépuisable de perplexité et de stupéfaction. On nous reprochera de comparer ces malfaiteurs à des chiens ? Je l'avoue en effet : la comparaison est injurieuse pour les chiens. Des chiens n'auraient pas inventé les fours crématoires, ni pensé à faire des piqûres de phénol dans le cœur des petits enfants...

## II

### NOUS A-T-ON DEMANDÉ PARDON ?

Peut-être la prescription aurait-elle moins d'importance si l'épuration avait été plus complète et plus sincère, si l'on sentait plus de spontanéité, plus d'unanimité aussi dans l'évocation de ces terribles souvenirs. Hélas ! la disproportion entre le tragique de ces quatre années maudites et la frivolité de nos contemporains sera sans doute l'une des plus amères dérisions de l'histoire. Que vient-on nous parler d'oubli et de pardon ? Ceux pour qui les fusillés du Mont-Valérien et les massacres d'Oradour n'ont jamais beaucoup compté, ceux pour qui il ne s'est rien passé de particulier entre 1940 et 1945 hormis quelques difficultés de ravitaillement, ceux-là étaient déjà réconciliés dès 1945 avec un occupant si « correct » ; le lendemain de l'armistice de 1945 ils avaient déjà oublié ce qu'ils ne tenaient nullement à se rappeler. Ils n'ont pas attendu les vingt ans de la prescription. Quand ils parlent du « mur de la honte », vous avez compris qu'il

s'agit du mur qui gêne les communications entre les deux Berlin : ils n'ont pas connaissance du mur tragique qui enferma cinq cent mille condamnés à mort dans le ghetto de Varsovie. Le pardon ? Mais il était préfiguré, pendant l'occupation elle-même, dans le consentement à la défaite et l'abandonnement maladif au néant, et il s'est inscrit aussitôt après la guerre dans le réarmement des malfaiteurs, dans la réhabilitation des malfaiteurs, dans l'inavouable complaisance à l'idéologie des malfaiteurs. Aujourd'hui le pardon est un fait depuis longtemps accompli à la faveur de l'indifférence, de l'amnésie morale, de la superficialité générale. Tout est déjà pardonné et liquidé. Il ne reste plus qu'à « jumeler » Oradour avec Munich. Certains Français remarquablement peu rancuniers trouvaient tout naturel, six mois après la guerre, de renouer de fructueux rapports d'affaires et de divertissement avec les anciens bourreaux de leur patrie. Comme si l'affreuse humiliation de 1940 ne les concernait pas. Comme si la honte de la capitulation ne les avait pas atteints. Oui, allez passer vos vacances en Allemagne. L'Autriche vous accueille. L'automne est merveilleux à Ravensbrück. L'oubli avait déjà fait son œuvre avant la prescription : après la prescription l'oubli deviendrait en quelque sorte officiel et normatif. Notre époque a le cœur bien léger : elle aurait désormais le *droit* de l'avoir léger : elle aurait le cœur juridiquement léger.

Et quant aux Allemands eux-mêmes, pourquoi se sentiraient-ils en quarantaine, alors que personne ne leur demande de comptes ? La bonne conscience des Allemands d'aujourd'hui a quelque chose de stupéfiant. Les Allemands sont un peuple « irrepenti ». Si l'Allemagne semble avoir changé de visage, c'est parce qu'elle a été frappée à mort à Stalingrad, parce que les Russes ont pris Berlin, parce que les Alliés ont débarqué en Normandie et les Forces françaises libres en Provence ; sans les blindés de Joukov, de Patton et de Leclerc, l'Allemagne serait encore hitlérienne, et le nazisme triomphant régnerait dans toute l'Europe sur les cendres des martyrs. Qu'en eût-il été des peuples piétinés et asservis si les chiens enragés de l'Europe avaient eu l'eau lourde avant les Alliés ? Le repentir allemand, il s'appelle Stalingrad ; il s'appelle la percée d'Avranches, il s'appelle la Défaite ! C'est un repentir militaire ; et c'est aussi un repentir commercial au nom des affaires, un repentir diplomatique au nom de la raison d'État ; la contrition n'y est pour rien... L'Allemagne a prorogé de cinq ans la prescription comme elle a accordé des réparations à Israël ou offert des indemnités aux spoliés, — parce que c'était son intérêt du moment, parce qu'elle cherche à « se dédouaner » : sous la pression de l'opinion démocratique européenne et de la Résistance unie, elle a offert en effet cette rallonge dérisoire du délai prescriptif, mais après combien d'atermoiements et de lamenta-

bles marchandages ! Les bien-pensants que notre refus de passer l'éponge agaçait saisiront sans doute l'occasion de cette prorogation misérable pour penser enfin à autre chose... L'opinion publique, que l'émotion des résistants avait fini par alerter, acceptera peut-être de se laisser démobiliser à son tour ? Mais nous, nous savons bien que la grâce de la conversion n'a pas subitement touché les Allemands. Certains verdicts scandaleux, des signes inquiétants<sup>1</sup>, tout annonce l'éclatante mauvaise volonté dont les Allemands... et les Autrichiens vont de plus en plus faire preuve dans la poursuite de criminels qu'ils ne se décident pas, en leur for intérieur, à renier. S'ils les poursuivent sans conviction et comme à leur corps défendant, c'est qu'ils se reconnaissent en eux.

Le pardon ! Mais nous ont-ils jamais demandé pardon ? C'est la détresse et c'est la déréliction du coupable qui seules donneraient un sens et une raison d'être au pardon. Quand le coupable est gras, bien nourri, prospère, enrichi par le « miracle économique », le pardon est une sinistre plaisanterie. Non, le pardon n'est pas fait pour les porcs et pour leurs truies. Le pardon est mort dans les camps de la mort. Notre horreur pour ce que l'entendement à proprement parler ne peut concevoir étoufferait la pitié dès sa

1. Voir l'excellente étude de Bernard Lavergne, « L'absolution en Allemagne des crimes de guerre », *Année politique et économique*, n° 183, 1945.

naissance... si l'accusé pouvait nous faire pitié. L'accusé ne peut jouer sur tous les tableaux à la fois : reprocher aux victimes leur ressentiment, revendiquer pour soi-même le patriotisme et les bonnes intentions, prétendre au pardon. Il faudrait choisir ! Il faudrait, pour prétendre au pardon, s'avouer coupable, sans réserves ni circonstances atténuantes. C'est aujourd'hui la première fois depuis 1945 que des Allemands font mine de s'excuser ; ils découvrent qu'ils ont peut-être certains comptes à nous rendre, et on nous fait l'aumône de quelques explications. Si nous n'avons pas entendu plus tôt un mot de compréhension, c'est, paraît-il, que nous avons fui le contact avec les Allemands... Était-ce à l'offensé à chercher ce contact ? Les Allemands et les Allemandes n'y ont donc pas pensé tout seuls ? Auraient-ils eu l'idée d'écrire tant de belles lettres émues aux hebdomadaires si nous n'avions pas protesté contre la prescription ? Rien ne prouve mieux, en tout cas, le manque de spontanéité d'une certaine jeunesse allemande, son peu d'empressement à aller au-devant des victimes, sa foncière bonne conscience. Devancer sa victime, c'était cela : demander pardon ! Nous avons longtemps attendu un mot, un seul, un mot de compréhension et de sympathie... L'avons-nous espéré, ce mot fraternel ! Certes nous ne nous attendions pas à ce qu'on implorât notre pardon... Mais la parole de compréhension, nous l'aurions accueillie avec grati-

tude, les larmes aux yeux. Hélas ! en fait de repentir, les Autrichiens nous ont fait cadeau du honteux acquittement des bourreaux. Nous attendons encore le geste solennel de réparation ou de désaveu qu'une si terrible responsabilité morale imposait aux intellectuels allemands, aux professeurs allemands, aux philosophes allemands, et même (je n'ai pas envie de rire) aux « moralistes » allemands, s'il y en a. Mais les intellectuels et les moralistes allemands n'ont rien à dire. Cela ne les regarde pas. Ils sont bien trop occupés par l'« être-là » et par le « projet existentiel ». Et pourtant les intellectuels ne sont pas à un manifeste près ! L'initiative ne viendra jamais, ni la grande protestation par laquelle la pensée allemande se serait désolidarisée sans réserve de ce passé hallucinant, qui après tout la concerne, et l'aurait rejeté avec horreur. Et comment renierait-elle une doctrine où Heidegger s'est immédiatement reconnu et qui porte si visiblement l'empreinte de Nietzsche ? Il faut le dire : l'Allemagne tout entière, sa jeunesse, ses penseurs, ils sont tous passés à côté de la plus horrible tragédie de l'histoire ; ils n'ont aucun rapport avec les millions d'exterminés sans sépulture, aucun moyen de penser ce malheur ; ils ne se sentent nullement coupables, ne se reconnaissent aucun tort. Apparemment leur « existentialisme », comme ils disent, ne s'étend pas jusque-là. Pourquoi pardonnerions-nous à ceux qui regrettent si peu et si rarement leurs forfaits ? Heideg-

ger est responsable, dit fortement Robert Minder, non seulement pour tout ce qu'il a dit sous le nazisme, mais encore pour ce qu'il s'est abstenu de dire en 1945<sup>1</sup>. Bien au contraire, l'Allemand semble atteint aujourd'hui d'un furieux prurit de discuter, de contester, et même d'accuser ; il le prend de haut, distribue l'éloge et le blâme : lui non plus, il n'est pas d'accord ! Pas d'accord sur quoi ? sur le nombre des victimes ? sur la nature du gaz employé pour asphyxier les femmes et les enfants ? On croit rêver. Bientôt nous nous sentirons fautifs à notre tour à l'égard des Allemands, heureux encore s'ils nous concèdent que les torts étaient partagés. Où donc ont-ils pris cette assurance ? D'où leur vient cette stupéfiante bonne conscience ? Nous devrions dire sans doute : cette totale inconscience ! C'est l'Allemagne qui est décidément l'offensée et dont l'intéressante détresse préoccupe les bons esprits. Les déportés devront-ils s'excuser à leur tour d'avoir trop longtemps retenu l'attention du public ? Du train dont vont les choses, on finira par découvrir que les bourreaux sont les vraies victimes de leurs victimes. Ce ne sont pas les millions d'exterminés qui intéressent nos Sudètes du journalisme parisien, c'est le sort des malheureux Allemands expulsés de Prusse et de Bohême par les Slaves. Il ne s'agit plus désormais

1. Robert Minder, *Hebel et Heidegger, lumière et obscurantisme, « Utopies et institutions au XVIII<sup>e</sup> siècle »*, éd. par P. Francastel, 1963.

de l'immense massacre des innocents, victimes de la rage allemande... Il s'agit de savoir si M. Heidegger a été calomnié ; et c'est nous qui devons lui rendre des comptes ! Des millions de malheureux sont morts de faim, de froid et de misère dans les camps ; mais le grand penseur, lui, mourra dans son lit de grand penseur. Au demeurant nous n'engagerons pas la conversation avec les métaphysiciens du national-socialisme, ni avec leurs amis ; ni avec les amis de leurs amis ; ni avec les *Sturmabteilungen* de la philosophie allemande ; car nous ne leur reconnaissons qu'un droit : prier, s'ils sont chrétiens ; nous demander pardon s'ils ne le sont pas. Et dans tous les cas, se taire.

En outre il y a quelque chose de choquant à voir les anciens inciviques, les hommes les plus frivoles et les plus égoïstes, ceux qui n'ont ni souffert ni lutté, nous recommander l'oubli des offenses ; on invoque le devoir de charité pour prêcher aux victimes un pardon que les bourreaux eux-mêmes ne leur ont jamais demandé. Ménager ces victimes, tenir compte de leurs blessures, n'est-ce pas aussi un devoir de charité ? Quant aux millions d'exterminés, quant aux enfants suppliciés, ils sont aussi dignes que les Allemands et autres Sudètes d'émouvoir les professeurs de pardon. Et qui sont ces juristes indulgents, s'il vous plaît ? Pourquoi sont-ils si pressés de tourner la page et de dire, avec les anciens SS : *Schluss damit* ? où étaient-ils, que faisaient-ils pendant la guerre ? à quel titre se

permettraient-ils de pardonner en notre nom ? qui les en a chargés ou leur en donne le droit ? Libre à chacun de pardonner les offenses qu'il a personnellement reçues, s'il le juge bon. Mais celles des autres, de quel droit les pardonnerait-il ? Jean Cassou lui aussi s'adresse aux amis des hitlériens : « Qui êtes-vous, vous qui vous faites les défenseurs des criminels nazis ? Au nom de qui, par qui, en vertu de quels principes, pour le service de quels intérêts, à quelles fins vous estimez-vous habilités à demander qu'on cesse toute poursuite contre eux, qu'on les laisse à jamais tranquilles ? » Et j'ajoute encore ceci : Je ne vois pas pourquoi ce serait à nous, les survivants, à pardonner. Craignons plutôt que la complaisance à notre belle âme et à notre noble conscience, craignons que l'occasion d'une attitude pathétique et la tentation d'un rôle à jouer ne nous fassent un jour oublier les martyrs. Il ne s'agit pas d'être sublime, il suffit d'être fidèle et sérieux. Au fait, pourquoi nous réserverions-nous ce rôle magnanime du pardon ? Comme me l'écrivait en termes admirables un chrétien pravo-slave, M. Olivier Clément, c'est aux victimes à pardonner. En quoi les survivants ont-ils qualité pour pardonner à la place des victimes ou au nom des rescapés, de leurs parents, de leur famille ? Non, ce n'est pas à nous de pardonner pour les petits enfants que les brutes s'amusaient à supplicier. Il faudrait que les petits enfants pardonnent eux-mêmes. Alors nous

nous tournons vers les brutes, et vers les amis de ces brutes, et nous leur disons : demandez pardon vous-mêmes aux petits enfants.

Que les autres, les non-concernés, ne nous en veuillent pas si nous ressasons indéfiniment les litanies de l'amertume. Cette affaire-là ne sera pas facilement liquidée. Quand on a massacré, au nom des principes, six millions d'êtres humains, il faut s'attendre, n'est-ce pas ? à ce que les survivants en parlent pendant un certain temps, dussent-ils agacer ou fatiguer les autres ; bien des années seront encore nécessaires pour que nous revenions de notre stupeur, pour que le mystère de cette haine démentielle soit entièrement élucidé. Nos contemporains jugeront sans doute qu'on parle beaucoup trop des camps de la mort ; et ils souhaiteraient sans doute qu'on n'en parlât plus du tout. Or on n'en parle pas assez, on n'en parlera jamais assez ! Au fait, en a-t-on jamais vraiment parlé ? Ne craignons pas de le dire : c'est aujourd'hui la première fois qu'on en parle. Car l'importance de ce qui est arrivé est bien loin d'être universellement reconnue. Les souffrances démesurées qui ont marqué ces années maudites sont hors de proportion avec la médiocrité dérisoire du renouvellement que l'après-guerre nous a valu. Amère, scandaleuse ironie de l'histoire ! Il est presque sans exemple qu'un si terrible cataclysme ait abouti à des conséquences si misérables, que le remords d'une telle tragédie, la plus

grande tragédie des temps modernes, ait glissé si vite, et sans presque laisser de traces, sur la mémoire des hommes... Tant de larmes, et pour en arriver là ! Depuis 1945 d'autres causes ont mobilisé les hommes généreux, d'autres injustices ont suscité l'indignation de la jeunesse, parfois même elles nous ont servi d'alibi en faisant diversion à notre obsédant cauchemar, en nous empêchant de *réaliser* cette horrible chose dont, à proprement parler, aucun homme ne supporte la pensée : puisqu'on ne peut plus rien contre les usines de la mort allemande, protestons au moins, et de toutes nos forces, pendant qu'il est temps encore, contre les tortures. Nous avons ainsi évité le désespoir. Heureusement les nouveaux persécutés ne sont plus seuls, car les démocrates du monde entier se joignent à leur cause. Et les Juifs, eux, étaient seuls. Absolument seuls. Cette poignante solitude, cette absolue déréliction n'est pas le côté le moins affreux de leur calvaire. Il n'y avait pas encore de « Nations unies », pas de solidarité internationale. La presse était muette. L'Église silencieuse. Elle n'avait rien à dire, elle non plus. Roosevelt savait, mais il se taisait, pour ne pas démoraliser les boys. Les Polonais horrifiés, mais peu enclins à courir des dangers pour les Juifs, ont laissé la mort faire son œuvre diabolique presque sous leurs yeux. Tout le monde est plus ou moins coupable de non-assistance à un peuple en danger de mort. La « conscience universelle », comme disent les

paladins de la « guerre sainte », a été certes plus émue par l'incendie d'une toiture de mosquée que par le massacre réfléchi et scientifique de six millions d'êtres humains. C'est pourquoi nous disons : on n'avait jamais parlé de cette chose. Il faut bien en parler à la fin ! Il faut bien dire ce qui en est, n'est-ce pas ?

Mais nous, devant ce qui est accompli, que devons-nous faire ? Au sens propre du verbe faire, on ne peut faire aujourd'hui que des gestes impuissants, symboliques et même déraisonnables comme par exemple de ne plus jamais aller en Allemagne... et encore moins en Autriche ! de n'accepter ni les indemnités des Allemands, ni leurs « réparations »... Des réparations, hélas ! des réparations pour les petits enfants juifs que les officiers allemands s'amusaient à choisir comme cibles vivantes dans leurs exercices de tir ? Les exigences de la cohabitation aidant, les tortionnaires retirés de leurs affaires de torture trouveront toujours des interlocuteurs assez peu dégoûtés pour entrer avec eux, d'un cœur léger, en rapports d'argent et d'intérêt, et se charger de ce que nous répugnons à faire. Notre refus n'est pourtant pas sans signification. Avec une gravité et un courage admirables, André Neher a dégagé la signification morale de ce refus<sup>1</sup>. Il était

1. « Non à l'Allemagne », *L'Arche*, mars 1965. Du même : « Dimensions et limites du dialogue judéo-allemand depuis 1945 », *Cahiers de l'Institut de science économique appliquée*, n° 132, décembre 1962.

temps qu'André Neher nous le rappelât : la vie sans les raisons de vivre ne mérite pas d'être vécue ; la vie sans les raisons de vivre n'est que ce qu'elle est : une vie de fourmi ou de ruminant. A notre tour nous disons aux Allemands : gardez vos indemnités, les crimes ne se monnaient pas ; il n'y a pas de dommages-intérêts qui puissent nous dédommager pour six millions de suppliciés, il n'y a pas de réparations pour l'irréparable. Nous ne voulons pas de votre argent. Vos marks nous font horreur, et plus encore l'intention bien allemande de nous les offrir. Non, les affaires ne sont pas tout. Non, les vacances ne sont pas tout ; et le tourisme non plus, ni les beaux voyages, ni les festivals, fussent-ils autrichiens. Mais cela, vous ne pouvez pas le comprendre. Nous renonçons de grand cœur à tant d'avantages, et si attrayants. Et comme on ne peut pas être l'ami de tout le monde, nous choisissons d'agacer les amateurs de « jumelages » franco-allemands, plutôt que de blesser les survivants de l'enfer.

Et ainsi quelque chose nous incombe. Ces innombrables morts, ces massacrés, ces torturés, ces piétinés, ces offensés sont *notre affaire à nous*. Qui en parlerait si nous n'en parlions pas ? Qui même y penserait ? Dans l'universelle amnistie morale depuis longtemps accordée aux assassins, les déportés, les fusillés, les massacrés n'ont plus que nous pour penser à eux. Si nous cessions d'y penser, nous achèverions

de les exterminer, et ils seraient anéantis définitivement. Les morts dépendent entièrement de notre fidélité... Tel est le cas du passé en général : le passé a besoin qu'on l'aide, qu'on le rappelle aux oublieux, aux frivoles et aux indifférents, que nos célébrations le sauvent sans cesse du néant, ou du moins retardent le non-être auquel il est voué ; le passé a besoin qu'on se réunisse exprès pour le commémorer : car le passé a besoin de notre mémoire... Non, la lutte n'est pas égale entre la marée irrésistible de l'oubli qui, à la longue, submerge toutes choses, et les protestations désespérées, mais intermittentes de la mémoire ; en nous recommandant l'oubli, les professeurs de pardon nous conseillent donc ce qui n'a nul besoin d'être conseillé : les oublieux s'en chargeront d'eux-mêmes, ils ne demandent que cela. C'est le passé qui réclame notre pitié et notre gratitude : car le passé, lui, ne se défend pas tout seul comme se défendent le présent et l'avenir, et la jeunesse demande à le connaître, et elle soupçonne que nous lui cachons quelque chose ; et en effet nous ne savons pas toujours comment lui révéler ces terribles secrets dont nous sommes porteurs : les camps d'extermination, les pendaisons de Tulle, le massacre d'Oradour. En évoquant les jours de la colère, de la calamité et de la tribulation, nous protestons contre l'œuvre exterminatrice et contre l'oubli qui compléterait, scellerait cette œuvre à jamais ; nous protestons contre le lac obscur qui a

englouti tant de vies précieuses. Mais on n'est pas quitte envers ces vies précieuses, envers ces résistants et ces massacrés, parce qu'on a célébré une fois l'an la Journée de la déportation, prononcé un discours, fleuri une tombe. Nous qui survivons par le plus miraculeux des hasards, nous ne sommes pas meilleurs qu'eux ; nous qui avons échappé au massacre, nous ne sommes tout de même pas plus à plaindre qu'eux ; notre nuit n'est tout de même pas plus noire que la leur ; notre existence n'est pas plus précieuse que la leur ; l'affreux calvaire de ces martyrs nous a été épargné ; leurs épreuves, nous et nos enfants ne les connaissons plus. Méritions-nous une telle chance ? Ce qui est arrivé est unique dans l'histoire et sans doute ne se reproduira jamais, car il n'en est pas d'autres exemples depuis que le monde est monde ; un jour viendra où on ne pourra même plus expliquer ce chapitre à jamais inexplicable dans les annales de la haine. On éprouverait quelque soulagement à banaliser ce cauchemar : une guerre comme toutes les autres, gagnée par l'un, perdue par l'autre, et accompagnée par les malheurs inévitables de la guerre — il n'y aurait, dans ces abstractions, rien que de très ordinaire, rien qui puisse déranger la quiétude d'une bonne conscience, ni troubler le sommeil de l'inconscience. Mais non, le sommeil ne revient pas. Nous y pensons le jour, nous en rêvons la nuit. Et puisqu'on ne peut cracher sur les touristes, ni leur jeter des

pierres, il reste une seule ressource : se souvenir, se recueillir. Là où on ne peut rien « faire », on peut du moins *ressentir*, inépuisablement. C'est sans doute ce que les brillants avocats de la prescription appelleront notre ressentiment, notre impuissance à liquider le passé. Au fait, ce passé fut-il jamais pour eux un présent ? Le sentiment que nous éprouvons ne s'appelle pas rancune, mais horreur : horreur insurmontable de ce qui est arrivé, horreur des fanatiques qui ont perpétré cette chose, des amorphes qui l'ont acceptée, et des indifférents qui l'ont déjà oubliée. Le voilà notre « ressentiment ». Car le « ressentiment » peut être aussi le sentiment renouvelé et intensément vécu de la chose inexpiable ; il proteste contre une amnistie morale qui n'est qu'une honteuse amnésie ; il entretient la flamme sacrée de l'inquiétude et de la fidélité aux choses invisibles. L'oubli serait ici une grave insulte à ceux qui sont morts dans les camps, et dont la cendre est mêlée pour toujours à la terre ; ce serait un manque de sérieux et de dignité, une honteuse frivolité. Oui, le souvenir de ce qui est arrivé est en nous indélébile, indélébile comme le tatouage que les rescapés des camps portent encore sur le bras. Chaque printemps les arbres fleurissent à Auschwitz, comme partout ; car l'herbe n'est pas dégoûtée de pousser dans ces campagnes maudites ; le printemps ne distingue pas entre nos jardins et ces lieux d'inexprimable misère. Aujourd'hui, quand les sophistes nous recom-

mandent l'oubli, nous marquerons fortement notre muette et impuissante horreur devant les chiens de la haine ; nous penserons fortement à l'agonie des déportés sans sépulture et des petits enfants qui ne sont pas revenus. Car cette agonie durera jusqu'à la fin du monde.